

Féministe avec Marx.
Pour un dialogue avec Judith Butler
et les « féministes matérialistes »

**Féministe avec Marx.
Pour un dialogue avec Judith Butler
et les « féministes matérialistes »**

Saliha Boussehra

Les éditions de la Fondation Gabriel-Péri

Illustration de couverture:
Nuage rouge, c. 1995.
© Mireille Glodek Mailhe/MGM.

ISBN : 978-2-37526-073-9

© Éditions de la Fondation Gabriel-Péri, 2024
14 rue Scandicci, 93500 Pantin
<https://gabrielperi.fr>
fondation@gabrielperi.fr

À Raffaele et Saverio.

Remerciements

Je tiens à remercier la Fondation Gabriel-Péri qui a accepté de publier cet ouvrage. Je remercie également Stéphanie Matillat pour son excellent travail de graphiste. Je souhaite ici exprimer toute ma reconnaissance envers Florence Miailhe qui nous a autorisés à reproduire, à titre gracieux, l'une des œuvres de sa mère, Mireille Glodek Miailhe, artiste peintre féministe et communiste. Je voudrais également remercier Maïté Débats pour ses remarques ainsi que Jean Quétier pour ses multiples relectures. Cet ouvrage n'aurait pas vu le jour sans la persévérance de Guillaume Roubaud-Quashie et de Louise Gaxie que je remercie très chaleureusement pour leurs relectures attentives et leur travail d'éditeurs.

Introduction

*Une brève présentation du
problème*

J'ai fréquenté puis lu des années durant les féministes matérialistes – francophones principalement – qui ont marqué plusieurs générations de militantes. En rencontrant le mouvement féministe toulousain, puis en intégrant un master professionnel en sociologie en « genre et politiques sociales » à Toulouse, Christine Delphy, Nicole-Claude Mathieu, Colette Guillaumin ou encore Paola Tabet, pour ne citer que les principaux noms, étaient incontournables. Elles étaient considérées indistinctement comme des fondatrices, des théoriciennes, mais aussi des militantes. Paradoxalement, leurs écrits se sont peu exportés en dehors des frontières européennes – elles n'ont pas connu les destins de Julia Kristeva ou de Luce Irigaray, ces dernières ayant pu être discutées par les féministes américaines – et, en dehors des réseaux féministes, presque personne ne connaît leurs noms sans parler de leurs écrits. Pourtant, leur rapport aux problèmes théoriques et politiques continue d'irriguer, de manière souterraine, un certain nombre d'approches des questions féministes par les nouvelles générations.

Les féministes matérialistes se distinguent des autres courants de pensée féministes par au moins deux points : leur opposition farouche aux féministes essentialistes et leurs liens à un certain nombre de concepts marxistes. En effet, le nom de « matérialiste » s'est imposé à elles pour se distinguer des essentialistes qui postulent qu'il existe une essence des femmes, un être au monde des femmes qui aurait été empêché de s'exprimer et de se développer en raison des rapports de domination. Les matérialistes rejettent ce postulat, car, pour elles, l'« être des femmes » n'existe pas, il est tout entier façonné par l'histoire des rapports de domination. Elles choisissent le nom de « matérialistes » pour poser le fait que leur analyse part de rapports réels, objectifs, matériels fondés sur la division du travail entre les sexes. Elles veulent mettre en lumière la dimension essentiellement historique des causes permettant de comprendre les rapports de domination des femmes. Elles seront alors, dans ce cadre, amenées à reprendre un certain nombre de concepts marxistes tels que ceux de la « division du travail », de « classes sociales », de « travail » et de « matérialisme » principalement.

Quand j'étais « féministe radicale », les féministes matérialistes résidaient dans le Panthéon de mes auteurs politiques. Je n'étais pas la seule, toutes les militantes féministes les vénéraient, celles qui les avaient lues tout comme celles qui ne les connaissaient que de nom.

Parvenue en thèse et encore mal assurée de mon sujet de recherche, je me plongeais à nouveau dans leurs travaux. Mais, ce faisant, plus je les lisais, moins je parvenais à y voir clair. J'ai fini par abandonner mes lectures pour me plonger à corps perdu dans l'œuvre de Marx. Puis, à l'occasion d'une conférence que je devais donner sur « Marx et les femmes », je les ai relues par précaution. M'étant spécialisée dans l'étude de l'œuvre de Marx et en particulier sur la genèse de sa conception des classes sociales¹, je commençais à percevoir avec clarté tout ce qui « clochait » dans leur reprise de Marx. Ce qui, quelques années auparavant, m'obscurcissait l'esprit apparaissait alors avec une très grande clarté. J'ai alors entrepris de présenter brièvement ces problèmes dans l'introduction générale de ma thèse en me faisant la promesse qu'un jour j'écrirai plus longuement sur les enjeux d'ordres théorique et politique que pose la réception problématique de l'œuvre de Marx et notamment des concepts de classe sociale, de matérialisme et de « travail » par les féministes matérialistes. Une relecture critique de leurs théories permet de montrer que leur réception les a conduites parfois vers des voies opposées aux leurs en adoptant *in fine* des approches idéalistes, nous y reviendrons.

« Classe sociale de sexe » et revendication d'une autonomie politique

Pour rendre compte de la position théorique et politique des féministes matérialistes, il convient de la restituer autant que faire se peut à travers leur histoire politique. Engagées (et c'est tout à leur honneur) dans les luttes sociales et politiques du Mouvement de libération des femmes (MLF) créé au début des années 1970, elles sont amenées à chercher à lui donner une cohérence théorique. À travers la théorie, elles cherchent à rendre compte des *communes conditions* que partagent la majorité des femmes ainsi qu'à faire reconnaître les problèmes spécifiques qu'elles rencontrent sur le plan social et politique. Elles considèrent en effet que dans la théorie marxiste classique ainsi que dans les organisations de gauche, l'émancipation des femmes reste un problème « secondaire ». C'est dans ce cadre qu'elles sont amenées à s'approprier le terme de « classe » apparenté à la pensée

1 J'évoque ici mon travail de thèse qui a porté sur « La question de la prostitution à la lumière du *Lumpenproletariat* et des rapports entre les sexes chez Marx ».

marxiste. De cette manière, elles sont conduites à considérer sur le plan théorique que les femmes relèvent d'une autre classe sociale que celle des hommes en se saisissant notamment des analyses d'Engels dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*. En s'appuyant sur le concept de « division du travail », elles considèrent qu'il existe une « classe sociale de sexe ». Les deux sexes formant deux classes sociales distinctes en luttes, elles n'ont plus un intérêt commun de classe avec les hommes.

À partir de cette *position théorique*, elles sont logiquement conduites sur le plan politique à revendiquer une autonomie politique du mouvement des femmes. Autrement dit, elles sont conduites à considérer que les femmes doivent quitter les organisations de gauche (les partis et les syndicats) pour former leur propre mouvement autonome. Pour résumer leur position, il convient de comprendre qu'elles considèrent que la théorie marxiste ne fait pas une juste place aux femmes et qu'elle conduit à en faire un problème secondaire. Cette secondarité des femmes se retrouverait alors dans les organisations de gauche, incapables, selon elles, de traiter des problèmes que rencontrent les femmes. En reprenant le terme de « classe » à la théorie marxiste, pour poser que les femmes relèvent d'une autre classe que celle des hommes, elles pensent être à même d'éclairer leurs problèmes et de légitimer la revendication d'une autonomie politique du mouvement des femmes. Néanmoins, faute d'un travail rigoureux sur le terme de « classe », il reste dans leurs théories un terme générique. Nous y reviendrons.

Le rapport contradictoire qu'elles entretiennent avec Marx en pensant avec et contre lui se retrouve également dans la réception qu'elles font de son concept de « matérialisme historique ». En effet, les féministes matérialistes ont été amenées à considérer qu'il existe deux Marx : un Marx essentialiste et naturaliste ; un Marx penseur de l'histoire et ouvrant les portes du « constructivisme ». En séparant ces deux Marx, les féministes matérialistes ont été conduites à affaiblir de manière importante leur propre apport théorique. En évacuant le Marx penseur de la nature, elles se sont privées précisément d'être « matérialistes ».

Mais, les conséquences du traitement qu'elles ont réservé à Marx sont encore plus importantes. La lecture critique que nous proposerons

ici consistera à montrer qu'en réalité, leur interprétation du concept marxiste de « matérialisme historique », en bannissant toute idée de nature, devait conduire, en raison de problèmes intrinsèques, vers des conceptions idéalistes des rapports sociaux de sexes tels que nous pouvons les trouver chez une penseuse comme Judith Butler.

La réalité matérielle du corps, une lubie ?

Les féministes matérialistes n'ignorent pas ces problèmes. C'est précisément cette crainte de voir disparaître la réalité matérielle du corps, et en l'occurrence du corps des femmes, qui conduit Nicole-Claude Mathieu, dès les années 1990, à produire une critique pertinente de l'œuvre majeure de cette philosophe féministe américaine à la renommée mondiale, *Trouble dans le genre*, qui a bouleversé toute une partie du champ théorique féministe. En effet, Judith Butler constitue, en quelque sorte, l'un des points culminants d'un mouvement mené par les féministes de remise en cause de l'idée de nature. Point culminant dans la mesure même où il ne s'agit plus seulement de remettre en cause un « caractère » féminin ou masculin et donc le genre social ; le but est de remettre en cause la matérialité du corps lui-même.

Quel est alors l'enjeu pour les féministes matérialistes ? Si elles admettent que le genre est une construction sociale et historique, elles contestent l'idée que la matérialité du corps n'ait plus lieu d'être. Elles considèrent que ces conclusions peuvent conduire à des problèmes politiques inextricables : comment fonder des groupes de femmes non-mixtes par exemple si les différences matérielles entre les sexes n'ont plus de sens ? Comment les politiques publiques comptabiliseront les discriminations auxquelles s'affrontent les femmes si le sexe n'est plus un critère de distinction ? Ou encore comment orienter les études médicales relativement au corps et à la santé des femmes ? Malgré ses intentions louables, la remise en cause de la matérialité du corps pourrait alors conduire à invisibiliser les situations sociales que vivent les femmes.

C'est pourquoi, à la différence de l'approche butlérienne, les féministes matérialistes reconnaissent qu'il existe une différence des sexes. Cette différence est pour elles une différence parmi d'autres comme le sont les différences liées aux couleurs des yeux par exemple. En revanche, cette reconnaissance implique qu'il y a un lien entre les

hiérarchies entre les sexes et la manière dont les rapports de domination instrumentalisent ces différences pour les « construire » et les figer en différences irréductibles justifiant les rapports de domination. Il y a donc chez elles deux étages de distinction : premièrement, la reconnaissance d'une différence naturelle des sexes, qui est en elle-même non signifiante ; deuxièmement, la détermination de la différence des sexes est construite socialement pour répondre aux besoins liés aux rapports de domination. C'est ce dernier point qui conduit à fabriquer des rapports de genre. Ainsi, en distinguant le genre social d'un côté et le sexe des individus de l'autre, elles envisagent le corps matériel des femmes comme une donnée importante puisqu'il existe bel et bien, mais a été approprié par l'histoire pour devenir le support des rapports de domination. Si elles ne nient pas ce corps en tant que tel, elles contestent d'abord la manière dont les déterminations naturelles sont interprétées et instrumentalisées, ce qui n'est pas le cas dans la pensée de Judith Butler avec laquelle une partie des féministes matérialistes va avoir maille à partir. Cette différence d'approche est encore accentuée par le fait que les féministes matérialistes ont accordé beaucoup d'importance à la sphère domestique. L'idée que le privé est politique est un slogan phare hérité des années 1970. Or, dans le monde domestique, les femmes ne sont pas seulement confrontées à la division du travail domestique. Elles sont nécessairement confrontées aux questions propres au corps et à la manière dont il se manifeste dans sa matérialité même à travers les relations sexuelles, les grossesses, les violences conjugales, les violences sexuelles. Dans l'histoire des rapports de domination entre les sexes, le corps dans sa matérialité même et dans son caractère proprement sensible au sens de ce qui peut souffrir ou pâtir n'est pas n'importe quelle interface. La réalité matérielle et sensible du corps a donc toute son importance.

Grâce à sa lecture critique, Nicole-Claude Mathieu perçoit donc que la disparition du caractère matériel et sensible du corps, qui n'est plus que l'objet d'un discours, peut conduire à invisibiliser non pas seulement les femmes, mais précisément ce que les corps des femmes ont à subir. Or, le corps des femmes n'engage pas seulement une existence matérielle, mais aussi une existence sensible faite de chair et de sang. La dimension matérielle du corps atteste objectivement de son existence. La dimension sensible du corps fait sens vers le corps humain comme ce qui est l'objet des sens, objet qui fait

d'abord l'épreuve passive du besoin avant de connaître son besoin et de s'approprier les moyens d'y répondre. En outre, en l'absence du concept de nature, c'est aussi le corps humain dans son existence proprement matérielle qui n'est plus en mesure d'affirmer ses limites. C'est alors un corps ou une anthropologie du corps humain rêvé par la société capitaliste : un corps humain ou un corps terrestre dont les ressources et les capacités seraient précisément inépuisables.

La lecture critique que je propose ici vise à montrer que la réception problématique de Marx par les féministes matérialistes les a empêchées *in fine* de penser la matérialité du corps lui-même et a conduit leurs pensées vers des conclusions proches de celles de Judith Butler. Pour cette raison, nous consacrerons une partie à la pensée de cette dernière. Cette partie est nécessaire, car le rayonnement de la pensée de Judith Butler va bien au-delà du seul réseau féministe. Sa pensée radicalise en quelque sorte le mouvement de pensée *antinaturaliste*². Nous essaierons alors de comprendre ce qui fait problème dans la pensée de Judith Butler et pour quelles raisons sa philosophie n'échappe pas à celle du grand philosophe allemand Hegel que Marx a longuement critiqué. Nous tenterons ensuite de faire un rapprochement entre elle et Marx pour montrer à la fois tout l'intérêt de sa pensée consistant à ne pas envisager le corps humain comme un donné figé, tout en explicitant – en nous aidant de Marx – les raisons pour lesquelles sa conception ne permet pas de penser les limites du corps humain.

Néanmoins, montrer que, de manière intrinsèque, l'approche théorique de la matière par les féministes matérialistes devait les conduire inéluctablement vers des perspectives théoriques proches d'une Judith Butler (qu'elles ont elles-mêmes dénoncée) ne doit pas conduire à sous-estimer la tâche que se sont donnée les penseuses matérialistes tout comme Judith Butler. Ces deux courants de pensée ont été et restent un formidable élan pour se détacher de la conception d'un matérialisme naturaliste hérité notamment du XIX^e siècle, qui s'est en partie construit contre l'émancipation des femmes. Il ne s'agit en aucun cas non plus de laisser croire que la philosophie de Judith Butler serait « capitaliste ». Il s'agit plus simplement de lire ces penseuses dans le cadre historique qui est le nôtre et de montrer

2 Je renvoie à cet égard au bel ouvrage de Stéphane Haber, *Critique de l'antinaturalisme, études sur Foucault, Butler, Habermas*, Paris, PUF, 2006.

qu'aussi brillantes soient-elles, elles n'échappent pas toujours à ce que Marx appelait l'idéologie dominante.

Théories et stratégies

Pour les marxistes, la relation entre la théorie et le politique n'est pas négligeable. Si la théorie est confuse dans ses conceptions, elle risque d'entraver ainsi non pas la lutte politique puisque les luttes féministes se sont produites tout au long du XX^e siècle, mais la stratégie politique. Le problème ne porte donc pas sur la lutte elle-même, mais sur la stratégie mise en œuvre en vue non pas seulement de se faire entendre, mais bien d'arracher des victoires. En effet, pour ne prendre que le cas de la pensée des féministes matérialistes, cette dernière irrigue de façon souterraine toute une partie du mouvement féministe actuel. En partant du principe que les femmes seraient une classe de sexe, on ne parvient pas à expliquer pourquoi il est plus difficile de mobiliser les femmes dès lors qu'elles sont en couple ou qu'elles ont des enfants. Si on ne comprend pas les contradictions dans lesquelles les femmes sont engagées au sein de ce que Marx appelle la « propriété privée familiale », on ne parvient pas à penser une stratégie véritablement mobilisatrice. Par ailleurs, en posant que les femmes seraient une classe de sexe, on n'efface pas seulement les différences de classes entre elles, mais on empêche les deux catégories de sexes des milieux populaires de se mobiliser dans l'intérêt de classe des femmes des milieux populaires.

Car l'absence de clarté sur le statut des femmes par rapport à la question des classes sociales conduit à des logiques contradictoires. Pour n'en donner qu'un exemple : chez les féministes matérialistes, il y a une cohérence entre leur théorie et leurs revendications politiques. Autrement dit, dès lors qu'elles posent que les femmes sont une classe de sexe, si on suit leur raisonnement, il est tout à fait logique qu'elles revendiquent une autonomie du mouvement des femmes sur le plan politique. Mais, si on montre, comme nous le ferons dans cet ouvrage, qu'il y a un problème au cœur même de leur théorisation des femmes comme une « classe de sexe », alors il faut en tirer des conclusions nouvelles relativement à la manière dont il faut penser une stratégie mobilisatrice en direction des femmes.

En outre, comme la pensée du féminisme matérialiste irrigue toute une partie du mouvement féministe actuel sans que cela soit toujours explicite, leur pensée atteint également les féministes au sein des partis politiques eux-mêmes, y compris ceux se revendiquant de Marx. Dans ce cas, la contradiction est encore plus flagrante, puisque, au sein même de partis qui pensent en termes de lutte de classes, on réfléchit l'émancipation des femmes avec les outils autonomistes du féminisme matérialiste, lequel n'est pas clair sur le concept de classe. En somme, la question des femmes, de leur émancipation et des stratégies à adopter à cette fin perd tout à fait de sa clarté. De surcroît, en reprenant la pensée du féminisme matérialiste, on laisse complètement de côté les différences de classes entre les femmes. Si celles-ci n'importent pas lorsqu'il est question des violences faites aux femmes qui transcendent les classes sociales, en revanche, tel n'est pas le cas lorsqu'il faut réfléchir à un discours qui s'adresse spécifiquement aux femmes des classes populaires, lesquelles sont rarement représentées au sein du discours féministe et plus largement au sein des discours politiques. Leur place au sein des luttes, les problèmes spécifiques auxquelles elles sont confrontées ne sont pas assez problématisés et encore moins politisés. Parmi ces questions, il y a celle de l'égalité salariale bien sûr, mais aussi toutes les questions qui touchent à l'égalité professionnelle, à la prise en charge de la petite enfance, aux différents métiers auxquels elles ont accès, mais aussi aux conditions de travail qui sont les leurs. Cela sans évoquer le cas des mères célibataires qui cumulent toutes les problématiques des femmes des milieux populaires et qui ne connaissent aucun repos, aucun temps libre véritable. Les femmes des catégories populaires n'existent quasiment nulle part au sein des discours politiques, mais pas davantage au sein des discours féministes³. Il n'y a pas non plus de revues ou de journaux qui traiteraient en priorité des questions qui les intéressent. Le fait que les femmes des catégories populaires ne soient représentées nulle part n'est pas sans poser un véritable problème politique, un vide considérable dans la représentation politique, mais aussi dans la prétention à vouloir mener des politiques de classe. Pour

3 Je précise ici que je parle spécialement des discours proprement politiques. Il existe de nombreuses enquêtes sociologiques qui s'intéressent aux conditions de vie et de travail des femmes appartenant aux classes populaires.

toutes ces raisons, il est donc temps aujourd'hui d'ouvrir à nouveau ces débats et de faire retour sur l'œuvre de Marx pour voir si celle-ci est en mesure de nous éclairer sur ces questions.

Pour rouvrir ce débat et mener à bien cette lecture critique, nous expliciterons, dans une première partie, la réception de Marx par les féministes matérialistes. Nous essaierons d'abord de comprendre les conceptions contre lesquelles elles ont lutté avant d'en venir à la manière dont elles ont été conduites à recevoir Marx. Ensuite, nous verrons plus précisément ce qu'entendait Marx par « matérialisme historique » et pourquoi elles ont, dans une certaine mesure, raté cette réception, les rapprochant ainsi, malgré elles, d'une philosophe comme Judith Butler. Dans une seconde partie de l'ouvrage, nous commencerons par faire un parallèle entre Judith Butler et Marx à travers la question de la matérialité du corps. Nous envisagerons d'abord l'approche de la matérialité du corps chez Judith Butler, puis nous nous intéresserons à son héritage hégélien. Enfin, nous nous attacherons à montrer ce qui distingue fondamentalement Judith Butler et Marx dans l'approche de la matérialité du corps.

J'adresse ce livre aux nouvelles générations de femmes féministes et d'hommes sensibles à l'émancipation des femmes. Je voudrais qu'elles et ils puissent s'approprier de manière critique l'héritage de la pensée féministe. Je voudrais aussi les inviter à lire Marx et leur montrer qu'il est encore aujourd'hui un formidable outil pour penser l'émancipation des femmes du XXI^e siècle.